Document généré le 23 avr. 2024 05:49

Vie des arts

Vie des arts

Amnésie internationale

Bernard Lévy

Volume 39, numéro 158, printemps 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/53456ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lévy, B. (1995). Amnésie internationale. *Vie des arts*, *39*(158), 10–10.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

AMNÉSIE INTERNATIONALE

J'ai grandi à l'abri des terreurs. Je ne suis pas mort à Madrid. Je ne suis pas mort à Dachau, ni à Treblinka, ni à Buchenwald, ni à Matthausen. Je ne suis pas mort à Auschwitz. Je ne suis pas mort en ces lieux parce que je n'étais pas encore né. Belle excuse. ■ Je n'étais pas non plus à Kiev, à Smolensk, à Leningrad, à Stalingrad ni dans toutes les villes et les villages de l'empire soviétique. ■ Je n'étais pas en Normandie. ■ Je n'ai vu ni Berlin, ni Rome, villes ouvertes. ■ Je n'ai pas entendu tomber la bombe ni à Nagazaki, ni à Hiroshima. ■ Personne ne m'a parlé des procès de Moscou, de la Loubianka, des goulags... J'étais trop jeune. Excuse irrécusable. ■ Quelle liberté proclamait le vacarme des chars soviétiques à Budapest, à Varsovie, à Bucarest, à Prague? Je n'ai rien perçu, ni rien compris des cris, des protestations, des pétitions. Je ne me souviens même pas d'être resté sourd, aveugle, muet, insensible aux malheurs du monde. Les nuits et les brouillards des trains plombés étaient indicibles. Personne ne m'a rien dit. Personne ne me voulait de mal. J'ai grandi à l'abri du silence. Amnésie protectrice. Sans doute n'ai-je pas été le seul. Mauvaise excuse. ■ J'ai eu vingt ans. Et puis trente. Et puis quarante ans. Dien Bien Phu, Bizerte, Alger, Saïgon, Johannesburg, le Biafra, l'Angola, le Congo-Zaïre. La Paz, La Havane, Buenos Aires, Santiago, Tegucigalpa, Panama. Dublin, Londres, Jérusalem, Le Caire, Tripoli, Téhéran, Ryad, Amman, Beyrouth, Damas, Pnom Penh, Pékin. Et puis Sarajevo, Grozny, Mogadiscio, Kigali. Pas une de ces villes, pas une de ces régions dont le nom n'évoque le feu, le sang, la faim, des assassinats. ■ Je vis à l'abri des terreurs et des tortures. Je l'oublie même si chaque matin et chaque soir les journaux, la radio et la télévision me montrent des Somaliens, des Bosniaques, des Rwandais, des Russes: un défilé sans fin qui naît, surgi de nul passé et perpétuellement dissous. ■ Les mots et les images qui décrivent froidement et minutieusement les douleurs, les souffrances ont certes leur utilité. Les mots et les images de l'art alors sont-ils vraiment inutiles? Peut-être. Heureusement. Leur travail est différent: ils habitent la mémoire. Présomptueux pari qu'engage chaque artiste quand l'amnésie est internationale. ■ Le siècle qui s'achève, pour moi, a cinquante ans. Bernard Lévy